

## 7. MORPHOGENESE DU SENS : DE L'ESPACE AU THEME

**M.M.Jocelyne FERNANDEZ-VEST**

*Centre National de la Recherche Scientifique, LACITO  
Ecole Pratique des Hautes Etudes, IVe Section  
Université de Paris III-Sorbonne Nouvelle, ILPGA*

### 1. INTRODUCTION : ENONCIATION, THEMATISATION, MORPHOGENESE

Les travaux auxquels il sera fait référence ici se situent au croisement de recherches représentées aujourd'hui en France dans différentes équipes: *énonciation, thématisation, morphogenèse* des langues et du sens. L'originalité relative de ma démarche consiste à associer un ensemble de questions généralement considérées comme théoriques (cf. les opérations énonciatives d'A. Culioli, la théorie socio-opérative de C. Hagège) avec une méthodologie issue de la longue pratique d'un *terrain aréal* (les langues scandinaves et les langues finno-ougriennes d'Europe du Nord, puis le bilinguisme des communautés immigrées nordiques de Californie) d'une part, de l'adhésion précoce à la *Linguistique textuelle* (Scandinavie, années soixante) d'autre part. Mes interrogations dans ce domaine s'inspirent par ailleurs de travaux européens et américains déjà renommés : ceux de cognitivistes californiens (G. Lakoff, E. Sweetser, L. Talmy) sur la métaphore spatiale, ceux de pragmaticiens nordiques (J. O Östman) sur la diachronie "pragmaréale". Ces recherches, qui se proposent de verser quelques documents spécifiques au dossier des relations entre "Espace, discours, raisonnement" (voir le Projet CNRS-Berkeley<sup>9</sup>), connaissent aussi un intérêt accru du fait du fort mouvement actuel qui vise à contrebalancer la tendance universaliste des recherches cognitives par une approche *typologique* et une réintégration de la *diversité des langues* dans la thématique "Langage et cognition" (voir la Table ronde internationale "Représentations cognitives et diversité des langues" (Paris, ENS, nov. 1996)).

### 2. DE L'ESPACE AU DISCOURS

#### *Catégoriser le monde*

Des caractéristiques de l'échange oral (redondance nécessaire au décodage, construction improvisée due à l'absence de temps de planification...), nous retiendrons, avec la dépen-

---

<sup>9</sup>. Elaboré sous ce titre en 1997, le projet, coordonné par Eve Sweetser à Berkeley et M.M.Jocelyne Fernandez à Paris, s'insère dans une problématique plus large de "Processus cognitifs et changements sémantiques".

dance situationnelle de l'échange oral, conséquence de la co-présence des interlocuteurs, la *contextualisation* inévitable des langues orales, comme définitoire (Fernandez, 1994:118-119). Du fait même de sa dépendance situationnelle et contextuelle, la parole humaine est ancrée dans l'espace concret de son énonciation : aussi la mise en discours de l'espace traduit-elle un mode de catégorisation du monde par la langue et la parole. Une hypothèse forte, la *motivation d'oralité*, est partiellement vérifiée par l'observation des changements linguistiques qu'occasionne le passage de l'oral à l'écrit. La contextualisation des langues orales est le point de départ d'un raisonnement qui se fonde sur deux types d'opérations primaires, énonciatives (localiser, thématiser) et cognitives (identifier, catégoriser), pour montrer quels sont les modes d'élaboration discursive des repères de l'énonciateur. Deux utilisations contextuelles majeures de l'espace (argumenter et thématiser dans le discours) sont comparées, eu égard à la diversité des langues, plus ou moins spatialisantes ou thématisantes. La différence entre oralité et écriture notamment illustre les notions de système et de processus, de même que la mise en discours de l'anthropophore. Une position *constructiviste* est affirmée : l'analyse de la parole impromptue livre, avec le cheminement de la pensée, certains éléments de saisie des processus cognitifs qui sous-tendent la construction du sens.

### *Argumenter l'espace*

Un nombre important de travaux ont été consacrés, pour ce qui est de la déixis spatiale, à la typologie de l'*origo* (terme forgé par K. Bühler, 1934), et, en particulier, aux situations dans lesquelles l'*origo* coïncide avec le lieu de l'énonciation. Elles se caractérisent par un mouvement périodique en direction de l'ego, repère central et source de l'énonciation. Afin d'illustrer le rôle discursif et argumentatif joué par le lieu repéré *hors de la sphère de l'ego*, j'extrait d'un corpus de français régional du Sud-Ouest (collecté de 1990 à 1996 dans la région de Bordeaux et sur le Bassin d'Arcachon), le micro-dialogue ci-dessous. Après un surgissement dynamique – mouvement d'éloignement *I' s'en va avec un copain à la chasse à la palombe* – l'anecdote rapportée (développement narratif) est cadrée par rapport à un repérage statif :

(1) — (F2) *Y avait une palombière. Alors il lui dit / l'autre / «Oh il lui a dit t'en fais pas ! Moi je vais monter» il lui dit le copain / i's étaient trois ou quatre copains. Et y avait une palombière à arranger. I' lui dit «Je vais monter. Et puis tu sais je vais te descendre le POIDS.» Y avait un POIDS / à descendre. De / je sais pas combien te dire moi. Peut-être 50 kg.*

— (F1) *Un poids de 50 kg ? Mais il.... ça servait à quoi / ce poids ?*

— (F2) *Eh bé je sais pas ce qu'i' faisaient. Ils arrangeaient la palombière / i paraît / oui.*

Ce type de présentation, destinée à poser successivement les objets nécessaires à l'animation de la scène, est caractéristique de l'oral impromptu, qui procède par remémoration progressive des éléments indispensables à la compréhension. La présentation des différents objets sur lesquels portera l'anecdote se fait sous la forme d'une localisation figée : *Y avait une palombière*, reprise après un court extrait de dialogue rapporté, et suivie d'une détermination (*y avait --- à arranger*). Le processus de réactivation de la mémoire (parfois difficile à dissocier de l'effort explicatif de l'énonciateur) est particulièrement manifeste lorsque l'existence du référent est posée a posteriori : *Le POIDS. Y avait un POIDS / à descendre. De même (avec la variante en "être" du présentatif) : le copain / i's étaient trois ou quatre copains*. Cette présentation a posteriori, qui ferait à l'écrit figure d'intégration déficiente des éléments de la phrase, est parfaitement naturelle dans la construction linéaire de l'oral impromptu. L'interlocuteur, F1, en quête d'une explication, attire l'attention du narrateur sur la dimension verticale du lieu de référence, verticalité qui était déjà suggérée par la deuxième assertion du dialogue rapporté (*je vais monter --- je vais te descendre*).



— (F1) *Ah bon. Oui / parce que c'est HAUT dans les pins / la cime des pins.*

— (F2) *Eh bé oui / la cime des pins. C'est très HAUT !*

— (F1) *Eh oui.*

La verticalité cesse d'être mouvement pour devenir attribut – adjectif + localisateur, glosé par un substantif (*cime*) – reprise dans sa quasi totalité, avec ajout d'un intensif (*très HAUT*), par F2 dans un ordre diamétralement inverse :

*HAUT — cime > cime — très Haut*

Apparenté à d'autres procédés de rétention mémorielle relevés dans diverses civilisations de l'oralité, ce type de cohésion discursive, que nous dénommons "circulaire" – variante de la cohésion iconique d'isomorphie (cf. Fernandez 1994:124-126) – est un procédé récurrent de l'ordre naturel monologique. Le fait qu'il soit ici distribué dans les répliques de deux interlocuteurs est un élément supplémentaire apporté au dossier de la "coopération" interlocutive (construction polyphonique).

Le deuxième épisode du récit, après une autocorrection provoquée par la réactivation d'une connaissance, s'achève sur une précision topologique :

— (F2) *Tout d'un coup l'autre / NON c'est PAS qu'il lui faisait passer. =>> C'est que l'autre il était en train / de l'ARRANGER. La palombière. En haut.*

F1 vérifie encore les positions respectives des deux protagonistes, confirmées par F2 :

— (F1) *Et ton mari était en bas ?*

— (F2) *Et lui était en bas.*

— (F1) *Ah bon.*

Après cet accord sur les circonstances, le coup de théâtre, répété (*tout d'un coup*) peut enfin être verbalisé : verbe factitif de mouvement à double marquage énonciatif (négation + particule), suivi du lieu d'aboutissement (partie du corps du 2e acteur référé !) :

— (F2) *Tout d'un coup / i lui font pas donc tomber / ce poids sur la tête.*

— (F1) *Sur la tête ?! Ah-a ! Ben dis-donc / il a la peau dure hé / ton mari.*

Dans la précision qui suit, le point d'arrivée devient le lieu "statif" d'une autocorrection :

— (F2) *Et i me l'ont pas dit. Il a eu au moins / DOUZE POINTS dans la tête.*

— (F1) *Ah oui ! Oh LÂ LÂ !*

On remarque, nonobstant la coïncidence initiale entre le lieu de l'action et l'un des constituants énonciatifs – *la palombière*, introduite comme Rhème avant de devenir le Thème général – la latitude dont jouit l'énonciateur quant à la gestion énonciative des composantes de son discours. Une simple variation de l'intonation, associée à une position-clôture, lui suffit à présenter comme "déjà connu" (inférence d'un rappel) quelque chose qui n'a en fait jamais été mentionné : ex. *En haut* → (intonation plate), alors que le même tronçon d'énoncé (syntagme localisateur), réalisé avec une intonation descendante, serait un Rhème destiné à attirer l'attention de l'interlocuteur sur un élément nouveau, que l'énonciateur soit vient de se remémorer, soit estime propre à accroître l'intelligibilité de son récit : *En haut* ↓. Cette alternative possible de l'interprétation nous permet de souligner deux aspects de la construction du sens à l'oral : 1) chaque séquence longue (délimitée par une intonation terminative) peut être interprétée en termes de mise en œuvre d'une procédure cognitive, mais 2) inversement, le degré de conscience de l'utilisateur du procédé linguistique reste hypothétique : la "stratégie" n'est pas forcément intentionnelle (voir aussi § suivant).

### *Thématiser le monde*

La plupart des approches existantes portent sur la référence spatiale dans le système de la langue : aussi la mise en rapport de la dynamique discursive avec l'espace semble-t-elle être une piste à suivre pour limiter le foisonnement actuel des définitions quant à la thématization / topicalisation. Les différences caractéristiques entre "forme" et "fond" (voir Herskovits, 1986; Talmy, 1983...) recouvrent en partie celles discutées à propos de la notion de "topic" : dans le cas de la localisation comme dans celui de la thématization, l'objet à repérer est nouveau, par rapport à l'objet qui le repère, supposé connu. L'organisation thématique manifeste les traces du discours en train de se faire, les procédures par lesquelles le discours surmonte différents obstacles (construction sur un espace interlocutif mouvant, ajustement interactif).

Le concept de "conscience" du constructeur (de langue ou de discours), qui se trouve au cœur d'un débat actuel dans les Sciences cognitives (cf. Hagège, 1995), permet de reformuler la problématique informationnelle, et de lier les traces de processus cognitifs entraînant une discontinuité dans le flux discursif proportionnelle aux contraintes mémorielles et aux coûts cognitifs (Mondada, 1994: 62 sq.). Principes de base sur lesquels se fonde notre analyse en constituants énonciatifs : 1) De la triple organisation de l'énoncé adoptée par des théoriciens divers (Peirce, Daneš, Hagège...), nous retenons comme prioritaires les niveaux 1. Niveau énonciatif et 2. Niveau morphosyntaxique. Au niveau 1. s'exercent des tendances universelles, au niveau 2 s'exercent des contraintes spécifiques aux langues. S'il existe une certaine primauté hiérarchique (et chronologique dans la production du discours) du premier sur le deuxième niveau, c'est d'une *co-détermination par les deux niveaux que résulte le sens*. 2) La stratégie énonciative choisie repose sur trois critères : 1. l'intention communicative de l'énonciateur, 2. son identification sélective des données pertinentes, 3. les hypothèses que différents indices et/ou connaissances antérieurs l'amènent à poser quant aux dispositions mentales de l'énonciataire. 3) Des définitions les plus généralement adoptées du couple Thème (Th) et Rhème (Rh), celle qui les assimile à la terminologie classique de sujet et prédicat "logiques" nous semble la plus pertinente : le Th correspond à "ce dont on parle", le Rh à "ce qu'on en dit" (Fernandez 1994:197-220, et à paraître).

### 3. TYPOLOGIE

#### *Langues spatialisantes*

- L'exemple d'une langue spatialisante de culture : le *same*. La langue same n'est pas la plus spatialisante de la famille finno-ougrienne : son potentiel de spécification dans la localisation est inférieur de moitié à celui de ses parents proches dans la région baltique (de Sivers (Ed.), 1978). Le same peut néanmoins être considéré comme l'exemple privilégié d'une *spatialisation de culture* – distincte, dans la même famille, de la *spatialisation de structure* que représente le finnois. Omniprésent dans la culture same, l'espace l'est aussi dans la rhétorique qui en est issue. On peut extraire de cet espace de culture deux exemples d'énonciation quotidienne : 1) le lococentrisme identificateur des humains, qui préfère au patronyme administratif le repérage par des coordonnées géographiques ; 2) la symbolique puissante de la renniculture nomade qui survit aujourd'hui dans l'œuvre du grand poète de la panLaponie, Nils-Aslak Valkeapää (voir sa trilogie "Migrante est ma demeure", 1985) – cf. les divers repères de la toponymie et de la topographie migratoires opposés aux questions de l'enquêteur (Fernandez, 1987:183-184; Fernandez, 1997:127-129).

- L'exemple d'une langue spatialisante de structure : le *finnois*. Le finnois est un terrain idéal d'application des théories fondées sur une conception casuelle des langues : la flexion du nom comporte, dans l'état moderne de la langue, 14 cas. Ces cas se regroupent en 3 classes principales : les cas dits abstraits ou grammaticaux, les cas locaux et les cas modaux. Les deux premières classes connaissent une opposition (schématisée) en 1. Cas "sujet-objet partiel" (Partitif) / Cas "sujet-objet total" (Nominatif, Accusatif) et 2. Cas (locaux) internes / Cas (locaux) externes. Le troisième groupe connaît une distinction entre statique (l'essif) et dynamique (le translatif). Spécialement pertinents pour notre problématique sont ici les cas dits

“locaux” ou “locatifs” : ils alimentent l’argumentation de certaines des hypothèses localistes, qui établissent

“une analogie iconique entre les valeurs grammaticales et les valeurs spatiales; ainsi, celui qui est responsable (l’agent) du mouvement d’un O, puis, par généralisation, de l’action sur un O, sera considéré comme un lieu intermédiaire par lequel passe l’O en mouvement ou en action; le lieu final constitue le lieu de repos atteint par l’O après son mouvement ou à la suite de l’action exercée sur lui” (Desclés, 1993:126).

Différents travaux menés en Finlande, qui s’inspirent de la Sémantique conceptuelle de Jackendoff, visent à dégager des champs sémantiques correspondant à ces cas (Leino *et al.*, 1990). Si l’existence de spécificateurs sémantiques aussi variés n’implique pas qu’à une forme corresponde un seul sens (la collusion spatio-temporelle est fréquente en finnois comme dans bien d’autres langues), la nature principalement localiste des procès est indéniable. Un système se dégage en effet de l’opposition entre cas afférents et efférents : la direction *vers* indique le début ou le but de l’action, le séparatif indique la fin ou l’interruption de l’action. Ainsi de la forme verbo-nominale dite “IIIe infinitif”, qui se décline comme un nom : *Hän rupee kirjoitta/ma/an* (illatif) “Il se met à écrire”; *Hän lakkasi kirjoitta/ma/sta* (élatif) “Il a cessé d’écrire” (Fernandez 1995).

### *Langues thématiques*

D’un point de vue typologique, et bien que les corrélations observables, telle la tendance des langues indo-européennes à faire coïncider le Thème non marqué du niveau 1 et le Sujet du niveau 2, soient contestées en diachronie par une *évolution cyclique* (ou en *spirale*, Hagège, 1993:147-168), on peut considérer, en synchronie, que certaines langues tendent plus que d’autres à marquer linguistiquement leur thème (Li & Thompson, 1976). Les procédés morphologiques de thématisation sont répertoriés généralement sous les rubriques de “présentatifs ou supports de thématisation” (français *quant à, pour ce qui est de...*) ou encore de “particules de thématisation”, monosyllabes enclitiques aisément maniables (le *wa* du japonais, le *-han/-hän* du finnois) – les langues qui font de ces dernières un usage récurrent (ex. l’allemand) étant réputées plus “thématisantes”. Mais c’est oublier que, d’une part le signifiant premier de l’organisation énonciative est la *prosodie*, d’autre part l’importance du procédé syntaxique qu’est l’*ordre des mots* n’est pas négligeable – même si l’on peut montrer qu’il est à l’oral marginalisé par les indices de séquenciation (prosodie et particules). La souplesse énonciative des langues à marquage morphologique récurrent ou obligatoire n’est d’ailleurs plus aussi évidente si l’on tient compte des *marquages par extraction* qui, dans une langue à longue tradition écrite comme le français, signalent à l’oral la thématisation et la post-rhématization de tel ou tel constituant (Fernandez 1994:198-200).

## 4. LE SYSTEME ANTHROPOPHORIQUE ET SA MISE EN DISCOURS

### *Position centrale d’ego ?*

Au sein du “système anthropophorique” (Hagège, 1982:116-119 ; 1993:98-109, et 3. *supra*), l’étude des chorophoriques (exophoriques dans l’espace, endophoriques dans le discours), des anaphoriques et des cataphoriques concerne directement la construction thématique des objets de discours. Les faits examinés dans un grand nombre de langues soulignent la position centrale d’ego dans ce système (spatialisation relative), mais il est aussi des langues dans lesquelles les sous-systèmes exophoriques s’organisent en fonction de repères écolinguistiques (spatialisation absolue, cf. E. Danziger, 1994). L’*anthropologie casuelle*, autre manifestation du système anthropophorique, est bien documentée – en particulier grâce aux exemples ouraliens de relateurs – encore que cette approche anthropomorphique ne fasse pas l’unanimité des ethnolinguistes (cf. la Discussion finale, 8. *infra*). On a pu souligner que la *transitivité*, domaine important de la grammaire, manifeste également la représentation de la

place de l'homme dans la deixis, et c'est l'exemple des structures d'actance des langues finno-ougriennes qui est couramment cité :

"the Finnish and Hungarian forms that indicate a partial affectedness of the patient or a partial completedness of the action are a faithful reflection of LBs' [Language Builders] *personal sphere*, i.e. of LBs' anthropocentric representation of the events of the world" (C. Hagège, 1993:111-112).

L'*indexation culturelle* des objets, lieux et activités est observable par ailleurs dans plusieurs des sociétés rurales finno-ougriennes. L'accusatif sert ainsi en même à marquer l'indexation des noms de lieux liés à une activité économique régulière, pêche et chasse essentiellement. Ex. :

(3) *Moai oakkuime Luosnjár-savvon/a* (acc.)

"Nous avons pêché [dans] le cours d'eau tranquille du Cap du Saumon".

Notons que, parallèlement, la construction locative existe pour indiquer une action non indexée, ponctuelle ou occasionnelle : il est intéressant d'étudier les conditions énonciatives (connaissances supposées partagées, réfutation d'implication etc.) dans lesquelles à la question posée par un enquêteur (samophone non natif), "Tu pêches souvent dans ce cours d'eau (*savvon/is*) ?", le pêcheur autochtone répond en indexant par un accusatif l'activité qui est pour lui constitutive (Fernandez, 1987:157-158).

## 5. THEMATISATION ET CONTRASTIVITE INTERNE

### *L'écrit oralisé*

Les mécanismes d'oralisation d'un texte écrit restent relativement mal connus, ce qui s'explique en partie par la difficulté de tester des différences directement conditionnées par le stimulus choisi (structures peu imaginatives pour les tests par images, etc.). Sur la base d'un échantillonnage comparatif, la langue parlée se caractérise par son ampleur : elle est plus *analytique* que la langue écrite. Le locuteur se livre à une véritable préparation psychologique de l'auditeur, laquelle met en œuvre deux procédés complémentaires : l'un consiste à faire porter, par exemple en les extrayant ("dislocations"), un éclairage distinctif sur certains constituants; l'autre s'emploie à différer et à disséquer ce qui est nouveau dans le discours – d'où la faible représentation à l'oral des constituants synthétiques (constructions adnominales, propositions enchâssées). La langue parlée fait usage, à ces fins de délayage, d'un certain nombre de mots indéfinis ou modérateurs "vagues". Par compensation, l'oral fait appel à des procédés cohésifs nombreux et divers : les constructions asyndétiques sont rares, encore que l'intonation soit un procédé fréquent d'intégration discursive (Fernandez 1982:87-94 ; 1994:203-209).

A défaut de méthode rigoureuse permettant de tester (sans la distorsion du studio ou du laboratoire) les mécanismes d'oralisation, quelques tendances nettes ont pu être dégagées de la comparaison de matériaux authentiques recueillis dans une situation d'énonciation spécifique (celle d'un colloque scientifique). Un cas d'oralisation est par exemple celui d'un exposé dont le support écrit – documents sur transparent et notes d'accompagnement sur papier – pose un certain cadre sans baliser pour autant le parcours. L'orateur sait de quoi il va parler, il a recours à son aide-mémoire pour ajouter des précisions d'ordre documentaire comme pour respecter la logique de l'exposé dont il a esquissé par avance les grandes lignes. Mais l'"emballage" linguistique lui-même n'est pas livré avec ce mode d'emploi succinct, son adéquation sera fonction du stock cognitif dont dispose l'énonciateur. En d'autres termes, l'ajustement final du discours repose entièrement sur l'expérience publique de l'orateur, sur sa faculté d'enchaîner avec aisance les points qu'il a prévu d'évoquer comme sur son aptitude à tenir compte des réactions (verbales ou non) de l'auditoire sans "perdre le fil" de son discours. Le professionnalisme de l'orateur n'exclut néanmoins pas l'éventualité de "ratés" énonciatifs, universel de toute situation d'interlocution en temps réel.

Un autre type de discours, dans la même situation d'énonciation, est celui dont le support écrit est plus qu'un squelette : l'énonciateur va s'efforcer de personnaliser et d'actualiser son texte prérédigé. L'ajustement progressif, qui prend d'autres formes, va résulter en un allongement sensible : l'enregistrement transcrit représente un espace textuel supérieur de 30 % environ au texte rédigé. Quelles sont les stratégies qui se dégagent de cette oralisation ? Mis à part quelques "délayages" occasionnels (digressions, anecdotes personnelles), l'éclairage nouveau conféré par la présentation orale au texte écrit porte essentiellement sur un point : un effort d'explicitation, de vulgarisation des notions de base impliquées – l'orateur sachant ne pas s'adresser à un auditoire de spécialistes de sa discipline au sens strict (Fernandez 1994:143-158).

### *L'oral rédigé*

Rares sont les occurrences de discours susceptibles de se prêter, d'une situation à une autre, à une comparaison "totale", et l'expérience, pratiquée par quelques linguistes, de reformulation écrite de récits oraux reste exceptionnelle. Une variante de cette contrastivité interne nous a néanmoins fourni quelques éléments tangibles de comparaison en ce qui concerne le finnois. La lecture des deux versions d'un paragraphe de discours "para-littéraire" (extrait d'un corpus sur "Les processus créatifs"), l'une transcrite par nous, l'autre par les soins des éditeurs, permet de juger de l'image de l'oral chez le Finlandais cultivé moyen.

[Interview d'une poétesse finnoise sur le processus de la création littéraire]

[Peut-on distinguer dans le travail de création des phases précises (le mûrissement, l'inspiration, la mise en mots, le figement...) qui interviendraient successivement, dans un ordre déterminé, ou bien s'agit-il d'une superposition de ces différentes phases ?]

(4) — [ORAL] .... *Sillon<sup>a</sup> kun<sup>b</sup> mäc / korjaand<sup>d</sup> jotain kohtaa niine<sup>e</sup> mäf tiedän että se<sup>g</sup> vaikuttaa kaikkiin muihin .... kohtiin eli / eli<sup>h</sup> se<sup>i</sup> oivallus jonka mä<sup>j</sup> saan tätä kohtaa korjates<sup>g</sup> niin<sup>l</sup> se<sup>m</sup> säteilee niinkun<sup>n</sup> / KOKONAISUUTEEN<sup>n</sup> niin<sup>o</sup> silloin mun<sup>p</sup> täytyy<sup>q</sup> tätä<sup>r</sup> kokonaisuutta / eräällä tavalla / analysoida<sup>s</sup> taikka hahmottaa / ja ja ja<sup>t</sup> (...)*

«... \_ Alors<sup>a</sup> quand<sup>b</sup> moi<sup>c</sup> je / corrige<sup>d</sup> un certain point eh bien<sup>e</sup> moi<sup>f</sup> je sais que ça<sup>g</sup> influence tous les autres ... points autrement dit / autrement dit<sup>h</sup> cette<sup>i</sup> inspiration que moi<sup>j</sup> j'ai lorsque je corrige<sup>k</sup> ce point eh bien<sup>l</sup> elle<sup>m</sup> rayonne en quelque sorte<sup>n</sup> / SUR LA TOTALITE eh bien<sup>o</sup> alors moi<sup>p</sup> il faut<sup>q</sup> (que) cette<sup>r</sup> totalité / d'une certaine façon / je (l')analyse<sup>s</sup> c'est-à-dire je lui donne forme / et et<sup>t</sup> (...)

— [ECRIT] *Korjates<sup>g</sup>ni<sup>b</sup> työssä jonkin kohdan tiedän<sup>f</sup>, että korjaus<sup>g</sup> vaikuttaa kokonaisuuteen eli oivallus<sup>i</sup> säteilee kokonaisuuteen ja silloin minun<sup>p</sup> on<sup>q</sup> analysoitava<sup>s</sup> kokonaisuutta<sup>r</sup> (...)*

«En corrigeant<sup>b</sup> dans le travail un certain point<sup>f</sup>, je sais que la correction<sup>m</sup> influence la totalité autrement dit l'inspiration rayonne sur la totalité et alors il me<sup>p</sup> faut<sup>q</sup> analyser<sup>s</sup> la totalité<sup>r</sup> (...)

La version orale impromptue de ce discours se caractérise par (outre des hésitations et des répétitions; une structuration prosodique plus que syntaxique; de nombreux actualisateurs, pronoms personnels, déictiques; de nombreuses particules énonciatives, qui correspondent à l'organisation du rythme, et à une planification concomitante à l'énonciation; un ordre des mots informatif plus que syntaxique) des constructions analytiques auxquelles l'écrit substituera des propositions verbo-nominales synthétiques. Deux exemples dans cet extrait de discours :

- 1) *silloin kun mä korjaan* (a - d)  
 “alors quand moi je corrige”  
 > *korjat/e/ssa/ni* (b’)  
 2e infinitif /inessif/suffixe poss. 1e pers. sg.  
 “dans mon corriger” c’est-à-dire “tandis que je corrige”.
- 2) *mun täytyy analysoida* (p q s)  
 moi-de(gén.) faut (prés. 3e pers.-impers.) analyser (1er inf.)  
 “il faut que j’analyse”  
 > *minun on analysoi-ta-va* (p’ q’ s’)  
 moi-de(gén.) est(prés. 3e pers. sg.) devant être analysé (partic. prés. passif)  
 “il me faut analyser”.

Cette improvisation des enchaînements, cette souplesse du rythme et de l’agencement des constituants, les grammaires finnoises en ont eu raison : actualisateurs redondants et opérateurs d’interlocution ont, dans le discours normé et, a fortiori, dans le texte écrit, une représentation minime, qui va de pair avec une tendance générale au figement des processus naturels.

## 6. DE L’ESPACE AU THEME : LA DYNAMIQUE SPATIALE DU DISCOURS

### *Discours, mouvement, métaphore*

La langue finnoise est particulièrement propice à l’expression de mouvements //vers / ou à partir de// *le corps humain comme centre déictique*, non seulement parce qu’elle joue sur les rections inchoatives (mouvement vers) et terminatives (séparation ou éloignement de) – cf. 7.3. *supra* – mais aussi parce que les locutions impersonnelles qui équivalent dans d’autres langues à une perception/ou conception active de la part de l’énonciateur y sont pléthore. Ce type de mouvement s’actualise en effet en particulier dans l’animation des catégories perceptuelles et conceptuelles, ex. *mei/lle on tullut näkyvi/in että*, litt. nous-à est venu visibilité-dans, c’est-à-dire “nous nous sommes aperçus que” (Fernandez, 1988). Une bonne instanciation de ce procès (et de la variabilité de son orientation) est fournie par un autre extrait du corpus sur les “Processus créatifs”.

- (5) [Qu’est-ce que tu aurais aimé faire d’autre / si tu avais été en bonne santé ?]

— [ORAL] *No (...) mä olin kiinnostunut TEATTERISTA. Ja jos mä olisin tosiaan ollut TERVE niin / ehkä / ehkä tota noin .... mulla olis ollu tota .... tullu aivoihini esimerkiksi ajatus ruveta näyttelijäksi / ja mennä teatterikouluun ja / ja muuta mutta mä tiedän että näyttelijöiden pitää olla niin jumalattoman (rit) terveitä että / niitähän ei saa hailah .. niiden täytyy neljäkymmenen asteen kuumeessakin (rit) pystyä näyttelemään että se oli niinkun pois kokonaan ....*

“Alors (...) je m’intéressais au THÉÂTRE. Et si j’avais en fait été BIEN PORTANTE eh bien / peut-être/ peut-être enfin bon .... j’aurais eu enfin .... il me serait venu à l’esprit par exemple l’idée de commencer une carrière d’actrice / et d’aller à l’école d’art dramatique et / et ainsi de suite mais je sais que les acteurs doivent avoir une santé de fer (rit) que (...) il leur faut même avec quarante degrés de fièvre (rit) être capables de jouer de sorte que c’était totalement exclu ....”

Après une hésitation, l’énonciateur évoque le surgissement éventuel d’une idée dans son cerveau (venir + illatif), dans un ordre thétiq (Verbe - Sujet) doublement motivé par le caractère événementiel du procès comme par la longueur du sujet complexe postposé (“l’idée



de... et de"). La *version rédigée* conserve les locutions à rection localisante ("intéressé de", cas élatif; "commencer une carrière de" + translatif) mais inverse le mouvement de la pensée, substituant au mouvement fictif incarné une simple construction inchoative : "il serait venu à mon cerveau la pensée que" > "j'en serais venue à penser, j'aurais eu l'idée de".

— [ECRIT] *Tämä on tietysti jossittelua, mutta olin kiinnostunut teatterista. Jos olisin ollut terve, olisin ehkä tullut ajatelleeksi ryhtymistä näyttelijäksi. Näyttelijällä pitää olla erityisen hyvä terveys, ja niin en koskaan kuvitellutkaan sitä alaa.*

"Ce sont bien sûr des suppositions, mais je m'intéressais au théâtre. Si j'avais été en bonne santé, j'aurais peut-être eu l'idée d'entreprendre une carrière d'actrice. Un acteur doit avoir une santé parfaite, et je ne me suis donc jamais imaginé pouvoir embrasser cette carrière."

Une autre différence fondamentale est la rareté à l'oral d'énoncés totalement dépourvus de dimension spatiale (tel le dernier de la version rédigée) : tout énoncé d'une certaine longueur tend à s'adjoindre des expansions localisantes – expansion de la carrière en "et aller à l'école" (illatif), illustration des exigences de santé par "y compris dans une fièvre (inessif)" (Fernandez 1995).

### *Espace et récit*

La langue same est, nous l'avons vu, une langue spatialisante de culture (7.3.). Néanmoins, avec la sédentarisation, les limites linguistiques de l'espace tendent à se réduire. Or l'archivage des traditions qui s'attachent à la toponymie lapone repose principalement sur les capacités mémorielles des informateurs de sexe masculin, reconnus comme les plus actifs et les plus extrovertis de cet espace arctique. Si, fondamentalement, la différence d'appréhension de l'espace entre les deux sexes est nette – la femme exprimant comme prioritaire, dans son discours sur l'environnement, le besoin d'ancrage en un point de sa sphère personnelle – il peut être intéressant de scruter la mémoire spatiale de locutrices à propos de déplacements hors de cette sphère – fussent-ils exceptionnels.

La dimension collective – sociale ou historique – est en effet généralement absente du discours impromptu des femmes – à l'exception de quelques mentions des événements du siècle qui ont affecté aussi le pays same, telle la seconde guerre mondiale. Parmi ceux-ci, l'Evacuation de la deuxième partie de la guerre a bouleversé la vie quotidienne : aussi les récits qui y ont trait se prêtent-ils à une analyse de la perception de l'espace chez ces locutrices. L'itinéraire de l'Evacuation pourrait n'être qu'une occasion supplémentaire de description d'un trajet qui reflète, au niveau pragmatique, la minutie de l'observation et du rendu de déplacements successifs liés à des actions. Cette description s'organise grâce aux procédés linguistiques dont dispose la langue same qui, rappelons-le, est moins riche morphologiquement que ses voisines balto-finnoises (amalgame entre locatif et séparatif, pas de distinction /cas locaux externes vs. internes/, etc.), mais fait un usage récurrent des nombreux lexèmes déictiques dont elle est pourvue. Le caractère dramatique de ce brusque départ vers les horizons lointains du Sud de la Laponie<sup>10</sup>, puis de l'Ostrobotnie, où furent hébergées durant quelques mois ces populations déplacées, n'affecte en rien l'acuité du souvenir chez ces femmes. Deux d'entre elles décrivent scrupuleusement les étapes successives de cette transhumance forcée. Ex. :

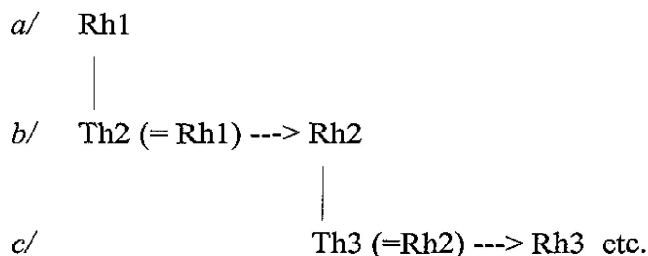
- (6) a/ *Ja das mii manaimet junas dohko .... Kemii.* b/ *Ja Kemis mii manaimet laivas Raahei.* c/ *Ja Raahas fas manaimet .... na junas .. härkävaunuiguin dat fievrrededje dego \$sivitiid ....* d/ *Doppe fieradeimmet sahájáffuid siste. (...)*

<sup>10</sup>. Près de 500 km séparent la commune la plus septentrionale de la Laponie (Ohcejohka), proche des côtes de l'Océan Arctique, et son chef-lieu (Roavvenjárga, Rovaniemi en finnois) situé sur le cercle polaire.



“a/ Et de là nous sommes partis en train pour là-bas .... à Kemi. b/ Et de Kemi nous sommes partis en bateau à Raahe. c/ Et de Raahe nous sommes partis .... eh bien en train .. en wagons à bestiaux ils nous ont transportés comme du bétail .... d/ Là-dedans on était ballotés au milieu de la sciure (...).“

Cet extrait de récit de voyage est exemplaire de la stratégie énonciative la plus fréquemment utilisée pour décrire un itinéraire : la “progression linéaire simple” (cf. Daneš, 1974), dans laquelle le Rhème du premier énoncé devient Thème du 2e, lequel s’associe un Rhème qui devient le Thème du 3e énoncé, et ainsi de suite. La cohésion de cette progression, réalisée ici dans les trois premiers énoncés, de a/ à c/, est renforcée par la présence d’un connecteur (Ja “Et”) à l’initiale de chaque énoncé, et par l’iconisme syntaxique : lieu d’origine (cas locatif / séparatif) (+ pronom 1ère personne du pluriel) + verbe “aller” au prétérit + moyen de transport (cas locatif/séparatif) + lieu de destination ((adverbe déictique au directif +) toponyme au directif). La deuxième partie de l’énoncé c/ est un enchaînement sans liaison, fréquent à l’oral, grâce à la mise en commun du moyen de transport (*härkävaunuiguin*; comitatif) qui, après avoir apporté une précision de contenant partiel (“wagon à bestiaux”) à la suite du véhicule (“train”), permet un commentaire parenthétique, avant d’être repris comme Thème, dans l’énoncé d/, par un adverbe déictique (au locatif). Cette stratégie énonciative peut se visualiser ainsi :



La description minutieuse de ses étapes successives souligne la dimension dramatique de cette transhumance forcée. L’Evacuation s’accompagne d’une partition physique : la femme doit s’arracher à son univers familial, à la sphère de “l’ici” dont on a pu montrer le caractère egocentré et proximal par opposition à la conception plus large qu’en manifeste le discours des hommes (Fernandez, 1987:265-269). Difficile à verbaliser, cette séparation est évoquée avec sobriété : le bouleversement intérieur se réduit chez plusieurs informatrices à la mention de déplacements dans l’espace, avec une nette focalisation sur le “retour” (selon les cas imaginé, anticipé, réalisé ou remémoré). Ex. :

(8) [Qu’est-ce que ça t’a fait comme impression / de quitter la cour de ta maison ?]

*Na dat orui ahte mii eat boaðe. Dat dat gal orui. Dat orui nu ahte mii eat boaðe \$sat dása. Dat lea buoremus ahte mun in oppa vilppoge maŋos .... nu manan ahte in oppa geah\$ cage \$sat maŋos go dat lea goittot báhcimis. Muhto nuhan dat boði fas dat áigi go mii beasaimet boahtet.*

“Eh bien j’avais l’impression que nous ne reviendrons pas. C’était ça comme impression. L’impression que nous ne reviendrons plus ici. Qu’il vaut mieux que je ne me retourne pas .... qu’au point où en sont les choses je ne regarde pas du tout derrière moi puisque tout ça on le laisse. Mais le fait est qu’il est revenu le temps où nous avons pu revenir.”

L’émotion contenue (respiration haletante et voix cassée) se traduit ici par une segmentation spécifique : trois énoncés brefs, clôturés par une intonation descendante, iconiques de la

construction proposée par le questionneur (reprise du verbe *orrut* “avoir l'impression de, sembler comme si”), puis développés par un commentaire long. L'énoncé conclusif épouse la sobriété de l'affect verbalisé : l'émotion du souvenir est contrée (conjonction adversative *muhto* “mais”) par une constatation qui fait référence aux connaissances partagées par les deux partenaires — *nu* (“ainsi”) + *-han* (particule énonciative qui renvoie à quelque chose de “bien connu, comme on sait”)<sup>11</sup>. La déixis, si elle est conjointement spatiale et temporelle, a pour signifiant un lexème unique, *boahtit* “venir, revenir, retourner”, chargé d'exprimer à la fois le mouvement en direction de la sphère de l'ego et la deuxième phase d'une dynamique en spirale : le temps comme symbole de la marche, irréversible et néanmoins récurrente de l'Histoire.

Si l'on devait, en termes cognitifs, établir une distinction entre hommes et femmes pour ce qui est de leur perception et de leur mémoire de l'espace, on serait tenté de caractériser les représentations de la femme, face à celles des hommes qui sont souvent des représentations-types, de représentations-occurrences. Quant au type de connaissances mises en cause, celles qui ressortent du discours des femmes sur l'espace sont des connaissances procédurales, les hommes étant en général plus à l'aise dans l'exposé de connaissances déclaratives, y compris déduites de la pratique de procédures spécifiques telle que la nomadisation ou la pêche<sup>12</sup>. Il est notoire que l'on ne trouve pas par exemple chez les femmes la distinction entre repérage spatial effectué respectivement selon un axe vertical (la topographie des monts, combes, crêtes etc. parfaitement maîtrisée par les éleveurs de rennes ou “gens du haut”, Sa. *badje-olmmoš*) et un axe longitudinal (le fleuve, ses berges, ses plages, la végétation environnante en strates successives, familiers aux agriculteurs-pêcheurs) que l'on peut observer dans le discours des hommes (Fernandez, 1987:283-286). En d'autres termes, le modèle de représentation de l'espace, tel qu'il ressort de la mémoire explicite de ces informatrices – manifestée linguistiquement par la recherche de repères familiers – est strictement issu de l'expérience personnelle et tient du savoir-faire plus que d'un savoir abstrait<sup>13</sup>.

## 7. INTERACTION, THEMATISATION, GRAMMATICALISATION

### *Déixis spatiale et interaction*

#### *a/ Les démonstratifs finnois*

Les démonstratifs finnois (*tämä* “celui-ci”, *tuo* “celui-là”, *se* “ce, celui, il/elle (le/la)”) sont au centre de recherches actuelles en analyse conversationnelle. On considérerait traditionnellement qu'ils formaient un système fondé sur la *distance réelle* aux participants de l'acte de parole, sur une échelle proximale-distale, *se* ayant toutefois un usage anaphorique dominant (Hakulinen 1985:340). Avec l'introduction en linguistique finnoise de la dimension discursive, les démonstratifs sont décrits en termes de “sphères perceptuelles” (*havaintopiiri*) – respectivement sphère du locuteur, sphère de l'allocutaire, et sphère mutuelle des participants de l'échange. On les réinterprète aujourd'hui en termes d'inclusion ou d'exclusion d'une sphère dialogique socialement définie: leur fonction consiste à attirer l'attention de l'allocutaire sur l'*accessibilité* du référent supposée par le locuteur (Larjavaara, 1990). Divers exemples de démonstratifs qui, en contexte dialogique, effectuent un réajustement des sphères personnelles, ont été fournis par rapport à des référents présents dans la situation, pour montrer que le transfert d'objets d'une personne à une autre peut s'effectuer par des moyens purement linguistiques (voir par ex. Laury 1996:308-310).

<sup>11</sup>. Sur l'usage oral des particules énonciatives de pertinence, voir Fernandez 1994:120-125, 168-170.

<sup>12</sup>. Sur ces distinctions développées récemment par la psychologie du traitement de l'information, voir par ex. Weil-Barais dir. 1994: 433-434.

<sup>13</sup>. Autres exemples dans Fernandez, sous presse.

D'autant plus pertinent pour notre problématique est l'emploi *endophorique* des démonstratifs, pour lesquels plusieurs cognitivistes ont suggéré une indexation de la mention antérieure grâce au transfert ("*mapping*") de l'espace perceptuel dans le temps du discours. Or une interprétation dans le sens de *l'accessibilité de l'information* telle qu'elle est conçue par l'énonciateur, ainsi que d'un ajustement permanent de sa propre distance à l'énoncé, semble ici aussi judicieuse. Citons pour exemple l'extrait suivant d'une discussion entre enseignantes de finnois (qui s'interrogent sur l'usage qui est fait de la littérature à l'école).

- (9) EP : 1 *mut täs on juuri muuten*  
           mais ici on a justement autrement
- 2 *tohon sun .. juttuus*  
           pour cette ton .. histoire
- 3 *ni tähän peruskoulun tuloon*  
           eh bien pour cette de l'Ecole de base arrivée
- 4 *ni meillä esimes on käyny*  
           eh bien à nous par exemple il est arrivé
- 5 *näitten kirjanhankintojen suhteen*  
           ces achats de livres par rapport à
- 6 *jos palataan viel niihin .. hankintoihin*  
           si on retourne encore à ces .. achats.

Au cours d'une discussion quelque peu confuse, Eija Puranen (EP) a critiqué les sélections opérées par les bibliothèques scolaires; elle tient à exprimer son désaccord avec le discours laudatif tenu par une collègue, Outi Väänänen (OV) sur l'Ecole de base. • Ligne 2, EP se dissocie du point de vue exprimé par OV : en ayant recours à *tuo* pour renvoyer à son intervention, elle la rejette hors de sa sphère personnelle. • L. 3 et 5, elle entreprend de ramener dans sa propre sphère, à l'aide de *tämä* (pluriel *näi*-), les SN qui se réfèrent à l'avènement de l'Ecole de base et aux achats de livres déjà abordés par OV. • L. 6, EP, par l'anaphorique *se* (pluriel *nii*-) rappelle au souvenir de son allocutaire la discussion précédente sur les achats de livres. On remarque donc que l'ensemble des trois démonstratifs finnois est ici utilisé pour renvoyer à un référent unique (les thèmes abordés dans un tour de parole précédent) : l'emploi endophorique s'explique moins en termes de distance concrète que de choix du positionnement de l'énonciateur<sup>14</sup>.

#### *b/ Les Particules Enonciatives sames*

De même que la richesse de la déixis spatio-temporelle, la richesse de la langue same en particules énonciatives (PEN) – comparée par exemple à celle des langues balto-finnoises –, peut être considérée comme le corollaire d'une longue tradition d'oralité. Aussi l'étude d'itinéraires et des négociations que suscite leur verbalisation permet-elle de tester certaines des tendances dégagées par la recherche cognitive quant à la constitution des représentations spatiales. L'extrait de dialogue suivant, échange entre deux vieux Sames non scolarisés, en est un exemple :

- (10) a — *Man GUHKKI* *dás dáppe dohko du báikái Báđošši / dieđátgá olu / dáppe girkobáikkas ?*

<sup>14</sup>. Cet exemple, directement inspiré de l'un de ceux fournis par Laury (*ibid*:312-313), est simplifié et adapté aux besoins de notre problématique.

- b — *Goal mo bat dal dat lea ? Galhan dat lea vissa .... beannot miilla vai .... gal dat guokte miilla lea gal.*
- c — *Eambbo dat gal lea.*
- d — *Gal dat liikká lea eambbo gal.*
- e — *Ammal .. ammal jo VIHTTA miilla gal lea dáikko Deatnorái.*
- f — *I LEATban nu .. I DAT leat nu. Go i leat vihtta miilla na .... Gal dat dohko .. dal dohko Nuvvosii gal lea vihtta.*
- g — *Já. (...)*

- a — *Quelle DISTANCE y a-t-il d'ici précisément jusque là-bas à ton domicile à Báđoš / sais-tu combien / depuis ici depuis le bourg ?*
- b — *Combien peut-il bien y avoir ? Ah oui pour sûr il y a sans doute .... un mille et demi ou alors .... oui il y a bien deux milles sûrement .*
- c — *Plus il y a sûrement*
- d — *Oui il y a quand même plus sûrement .*
- e — *Peut-être .. peut-être bien CINQ milles oui il y a depuis ici le long du Deatnu.*
- f — *AH NON alors là .. Ah ÇA non alors. Puisqu'il n'y a pas cinq milles enfin .... Oui jusque là-bas .. maintenant jusque là-bas à Nuvvos oui il y en a cinq.*
- g — *Ah bon (...)*

Ce dialogue est initié par une Question sur l'évaluation d'une distance (a), présentée comme le résultat d'une connaissance ("sais-tu ?"), et suivie d'indications précises sur le point de départ et le point d'arrivée de l'itinéraire visé ("jusque là-bas", adverb déictique au cas directif, dont le référent est identifié par un lexème à marque possessive ("ton domicile") puis par un toponyme (Báđoš). L'énonciataire fournit plusieurs évaluations numériques, dans un ordre croissant (b), mais le questionneur les juge insuffisantes : il suggère une augmentation (c), acceptée par l'énonciataire (d). Plusieurs précisions sur les points de départ et d'arrivée, sur les différents itinéraires possibles interviennent avant que l'énonciateur pose sa seconde Question, ajustée au nouvel itinéraire proposé :

— Quelle est la distance d'ici / à pied ? (m)

C'est seulement à l'issue d'une définition commune des différentes variables que l'énonciataire pourra répondre : il reprend à son compte l'adverbe déictique initialement proposé et, approuvé par le questionneur, calcule et fournit le résultat : "un mille et demi". Ce type de négociation illustre la *construction d'un modèle de référence* et le déplacement du centre déictique, opéré ici par la combinaison des marqueurs déictiques et l'intrusion des particules énonciatives. Dans ce dialogue, les questions et les réponses adoptent rarement une forme spécifique : elles apparaissent comme des variantes d'énoncés assertifs, du fait du rôle essentiel joué par les particules énonciatives, 44 PEN pour 16 répliques.

L'idée selon laquelle la conceptualisation est ancrée dans l'expérience corporelle (en particulier spatiale), commune à l'humanité, ce qui garantit certains repères à la communication interpersonnelle et interculturelle, semble pouvoir bénéficier directement de l'étude des traits d'oralité, au premier plan desquels ces particules énonciatives. Il resterait à montrer en quoi l'origine déictique (et fréquemment spatiale) des articulateurs énonciatifs s'inscrit dans ce processus de structuration métaphorique de notre univers mental (Fernandez 1994:161-163). Les lignes qui suivent seront une tentative dans ce sens.

### *Déixis spatiale et grammaticalisation*

La stratégie énonciative peut aussi être corrélée à l'évolution des langues dans le *temps*. Des études récentes suggèrent que l'élaboration de catégories grammaticales est le résultat d'une interaction entre opérations cognitives et pragmatiques, laquelle donne lieu à l'émergence de structures linguistiques continues dénommées chaînes de grammaticalisation. On peut citer l'exemple de deux chaînes aisément repérables :

- 1) localisation concrète > possession / phrase existentielle
- 2) démonstratif > pronom personnel > article défini. (B. Heine, 1992)

A cette deuxième chaîne, j'ajoute une variante, pour laquelle l'évolution aboutit, non à un article défini, mais à une *Particule Enonciative nucléaire*. En outre, nos travaux en cours sur le devenir des Particules Enonciatives (réduction sémantique et spécialisation textuelle) dans une langue à tradition orale (le same) soudain précipitée dans le champ énonciatif de l'écrit corroborent en partie les développements récents des théories de la grammaticalisation, conçue comme le processus par lequel du matériau lexical devient grammatical, dans des contextes pragmatiques et morphosyntaxiques hautement contraints (Traugott, 1995b).

#### *a/ Les démonstratifs finnois*

Si l'on considère les itinéraires contemporains distincts de *se* et de *tuo*, on peut montrer que les emplois grammaticalisés de *se*, en finnois parlé, en tant qu'article défini en voie de stabilisation (L. Hakulinen 1979:510 ; A. Hakulinen 1985:342 ; Laury 1995) et en tant que signal de réponse (instructif pluriel, *niin*) sont pertinents pour l'énonciataire, tandis que les emplois de *tuo* en tant que marqueur d'hésitation (partitif *tuota* "eh bien, enfin") sont pertinents pour l'énonciateur. C'est donc bien leur *sens interactionnel*, par rapport à l'accessibilité cognitive des référents (au sens, notamment, de Chafe, 1994) qui est à la base des processus de grammaticalisation.

#### *b/ Particules Enonciatives et oralité balto-finnoise*

A fins de comparaison dans la même aire géographique, nous empruntons pour finir quelques exemples au remarquable corpus fourni par la publication d'une concordance entre proverbes balto-finnois (M. Kuusi (Ed.), 1985). La structure du proverbe, genre énonciatif ritualisé, directement issu de la tradition orale, repose, on le sait, sur une *formule* (schéma) de base régie par des impératifs mnémotechniques de rythme et de syntaxe. La grande majorité des énoncés se répartit dans deux classes d'équivalence par couples de langues : équivalence du *parallélisme structurel* d'une part, équivalence de la structure à *particule énonciative* d'autre part. Pour nous en tenir aux deux langues principales du groupe, dont la parenté morphosyntaxique est presque transparente, on a pour le couple finnois-estonien 26 % d'énoncés au parallélisme d'iconique formelle. L'autre groupe (29 % environ) des équivalents fait intervenir pour le couple finnois-estonien une ou plusieurs particules, dont la plus fréquente est de loin la PEN de *bornage thématique* Fi. *niin* / Es. *siis* "ainsi, eh bien, alors", qui introduit la proposition principale après une proposition temporelle ou conditionnelle. Ex. :

- (11) — "S'il pleut le jour des sept frères / des sept dormeurs [10 juillet, 27 juillet],  
(alors) il pleuvra plusieurs semaines",

Fi. *Unikeon päivänä jos ("si") sataa, niin sataa seitsemän viikkoa,*

Es. *Kui ("lorsque") seitsemevenna päeval sajab, siis sajab seitse nädalat..*

La présence de cette jonction rhématique s'étend au-delà de la région balto-finnoise jusqu'aux langues des familles voisines, baltes et germaniques : plusieurs équivalents suédois sont articulés par l'adverbe-PEN *så* "ainsi, alors".

Qu'en est-il lorsque les formules de deux ou plus de deux langues en contact ne présentent pas cette identité alternative de schéma syntactico-pragmatique, c'est-à-dire soit un parallèle paratactique soit un parallèle particulaire ? Si l'on examine ces cas, nombreux (22 %), de construction-calque à une différence près, la présence ou non de la PEN, on constate que la différence est systématique entre finnois et autres langues : le proverbe *finnois* est toujours, à quelques exceptions près, celui qui se distingue par un marquage particulaire. Or la PEN la plus utilisée est précisément (avec les PEN de corrélation additive *-kin* "aussi" et *-kaan* "non plus") la PEN de bornage thématique *niin*. Le schéma général des formules proverbiales dans les autres langues du groupe est celui d'une liaison paratactique par iconique pur. Le finnois a, lui, une structure syntaxique hiérarchisée en proposition conditionnelle + proposition principale, ou proposition temporelle + proposition principale. Ex.

(12) — "Un voleur volé et le Seigneur rit",

Es. *Varas varastab varga järelt, vana jumal vaatab päält* (litt. "Un voleur vole un voleur, le vieux Seigneur suit du regard"),

Fi. *Ku varkaalt varastaa, ni Jumalaki nauraa* ("Lorsque --- alors même le Seigneur rit")

Dans la formule estonienne, la cohésion est ici renforcée par l'iconique phonématique (allitération); l'actant 1 de la formule finnoise est, lui, encadré par les deux PEN. Cet effort de construction d'un discours argumenté, là où les autres langues se contentent d'une formule aussi laconique qu'iconique, est très net en finnois<sup>15</sup> – quelles qu'en soient les raisons (indépendantes des conditions de collecte du corpus : les sources sont extrêmement variées pour chaque langue).

L'exemple de ce genre particulier, de tradition orale, nous a permis d'établir une jonction entre les trois pôles de notre problématique de base : la déixis spatiale (qui est effectivement l'origine des démonstratifs et des particules cités), la thématisation (qui est, de fait, articulée principalement par des particules d'origine déictique dans les langues mentionnées) – et la grammaticalisation, pour laquelle le contexte formulaire de l'oralité constitue sans doute l'une des contraintes syntaxiques et pragmatiques ci-dessus évoquées, explicatives de l'émergence de marqueurs discursifs.

## 8. CONCLUSION : ESPACE, TEMPS, TYPOLOGIE

Bien que la conceptualisation humaine des relations et des interactions spatiales soit considérée comme l'un des domaines clefs de la cognition, il existe peu de recherches interlinguistiques systématiques sur la façon dont le langage spatial est utilisé dans des domaines abstraits autres que le temps. Les travaux de deux des invités de notre Table ronde sont certes déjà bien connus dans ce domaine : ceux de Traugott (1988, 1989, 1995a) sur les changements sémantiques et sur la "subjectification", qui consiste à développer l'ancrage sémantique dans l'interaction entre énonciateurs; ceux de Sweetser (1987, 1988, 1990) qui, en établissant un certain nombre de correspondances ("*mappings*") métaphoriques cohérentes, visent à expliquer pourquoi, en se déplaçant vers un domaine plus abstrait, le vocabulaire concret adopte un sens particulier plutôt qu'un autre. L'observation des différences existant entre traitement linguistique respectivement oral et écrit de l'espace, notamment pour ce qui est d'une civilisation de l'oralité en mutation, de même que l'étude de l'émergence de particules chargées de réguler la structure du discours en cours d'énonciation devraient dépasser le stade de l'initiative individuelle.

<sup>15</sup>. D'autant qu'un certain nombre de variantes finnoises ont recours à des PEN de modalisation non attestées par ailleurs dans les classes d'énoncés équivalents, principalement la PEN *-han/-hän* de pertinence ou de connaissance partagée, combinée avec l'une ou l'autre des PEN de corrélation (Fernandez, 1994:37-40).

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Chafe, Wallace (1994). *Discourse, consciousness and time : The flow and displacement of conscious experience in speaking and writing*. University of Chicago Press, Chicago.
- Danziger, Eve (1994). Out of sight, out of mind : Person, perception and function in Mopan Maya spatial deixis. In: *Spatial Conceptualization in Mopan Languages* (J.B. Haviland and S.C. Levinson (Eds)). *Linguistics*, Special issue 32, p. 885-907.
- Fernandez(-Vest), M.M.J. (1987). *La Finlande trilingue, 1 – Le discours des Sames – Oralité, contrastes, énonciation*. Didier Erudition, Paris, 990 p.
- Fernandez(-Vest), M.M.J. (1988). L'analyse contrastive du discours – bilan et devenir d'une approche pluridimensionnelle. In: *La linguistique transphrastique* (Denise François-Geiger (Ed.)), *Modèles linguistiques* X (II), p. 111-122.
- Fernandez(-Vest), M.M.J. (1994). *Les Particules Énonciatives dans la construction du discours*. PUF, Paris (coll. Linguistique nouvelle), 288 p.
- Fernandez(-Vest), M.M.J. (1995). Morphogenèse orale du sens : de l'espace des langues aux objets de discours. In: *Oralité et cognition : invariants énonciatifs et diversité des langues* (M.M.J. Fernandez-Vest (Coord.)). *Intellectica* 20, p. 7-53.
- Fernandez(-Vest), M.M.J. (1996a). Deixis and cognition in the construction of Sami and Balto-Finnic (SBF) discourses. In: *FU 8. Congressus Octavus Internationalis Fenno-Ugristarum, Jyväskylä 10-15.8.1995, I-VIII*, (H. Leskinen, S. Maticsák & T. Seilenthal (Eds)), Gummerus, Jyväskylä, Pars IV, p. 23-27.
- Fernandez(-Vest), M.M.J. (1996b). La négation dans le discours same – Vers une sémantique cognitive de l'oral. In: *La négation – une ou multiple ?*, Paris, Mémoires de la Société de Linguistique de Paris, Nouvelle série, Tome IV. Klincksieck, Paris, p. 75-96.
- Fernandez(-Vest), M.M.J. (1997). *Parlons lapon – Les Sames, langue et culture*. L'Harmattan, Paris, 347 p.
- Fernandez(-Vest), M.M.J. (sous presse). Femmes de Laponie : migrante mémoire, l'arctique au quotidien. In: *Parler femme en Europe – La femme, image et langage, de la tradition à l'oral quotidien* (M.M.J. Fernandez (Ed.)), L'Harmattan, Paris, 39 p.
- Fernandez(-Vest), M.M.J. (à paraître). *Thématisation et focalisation dans les langues et les discours*.
- Fernandez-Vest, M.M.J. (Coord.) (1995). *Oralité : invariants énonciatifs et diversité des langues*; *Intellectica* 20.
- Hagège, Claude (1982). *La structure des langues*. Paris, PUF (coll. "Que sais-je" n° 2006).
- Hagège, Claude (1993). *The Language Builder. An Essay on the Human Signature in Linguistic Morphogenesis*. John Benjamins, Amsterdam / Philadelphia. Amsterdam Studies in the Theory and History of Linguistic Science, ser. IV, Current Issues in Linguistic Theory, vol. 94.
- Hagège, Claude (1995). Motivation humaine et morphogenèse des langues. In: *Oralité et cognition : invariants énonciatifs et diversité des langues* (M.M.J. Fernandez-Vest (Coord.)). *Intellectica* 20, p. 75-81.
- Hakulinen, Auli (1985). On cohesion devices in Finnish. In: *Text Connexity, Text Coherence : Aspects, Methods, Results* (E. Sözer (Ed.)). Helmut Buske Verlag, Hamburg. Papers in Text Linguistics, v. 49.
- Hakulinen, Lauri (1979). *Suomen kielen rakenne ja kehitys*. Otava, Helsinki (4e éd., 1941-46, trad. 1961, *The Structure and Development of the Finnish Language*, Bloomington, Uralic and Altaic Series, 3).
- Heine, Bernd (1992). Grammaticalization chains, *Studies in language*, 16:2, 335-368.



- Herskovits, Annette (1986). *Language and Spatial Cognition*, Cambridge University Press, Cambridge.
- Kuusi, Matti (Ed.) (1985). *Proverbia Septentrionalia. Balto-Finnic Types with Russian, Baltic, German and Scandinavian Parallels*. Suomalainen Tiedekatemia, Helsinki. FFC Communications, 236.
- Lakoff, George and Mark Johnson (1987). *Metaphors We Live By*. University of Chicago Press.
- Larjavaara, M. (1990). *Suomen deiksis*, Suomalaisen Kirjallisuuden Seura, Helsinki.
- Laury, Ritva (1995). Grammaticization of the definite article *se* in spoken Finnish. In: *Historical Linguistics 1993, Selected papers from the ICHL XI, Los Angeles, 16-20 August 1993* (H. Andersen (Ed.)). Amsterdam, Benjamins.
- Laury, Ritva (1996). Conversational use and basic meaning of Finnish demonstratives. In: *Conceptual Structure, Discourse and Language* (A.E. Goldberg (Ed.)), CSLI, Stanford, p. 303-320.
- Leino, P. et al. (1990). *Suomen kielen paikallissijat konseptualisessa semantiikassa*. Helsingin yliopiston suomen kielen laitos, Helsinki, Kieli, 5.
- Li, C.N. & Thompson, S.A. (1976). Subject and topic : a new typology of language. In: *Subject and Topic* (C.N. Li (Ed.)), Academic Press, New York, p. 457-490.
- Mondada, Lorenza (1994). *Verbalisation de l'espace et fabrication du savoir : Approche linguistique de la construction des objets de discours*. Thèse de Doctorat, Université de Lausanne, janvier 1994, 671 p.
- Sivers, Fanny de (Ed.) (1978). *Structuration de l'espace dans les langues de la Baltique orientale*. Paris, SELAF (LACITO-documents, Eurasie 1).
- Sweetser, Eve (1987). Metaphorical models of thought and speech: a comparison of historical directions and metaphorical mappings in the two domains. In: *Proceedings of the Thirteenth Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society* (J. Aske, N. Beery, and L. Michaelis (Eds)), Berkeley Linguistics Society, Berkeley, CA, p. 446-459.
- Sweetser, Eve (1988). Grammaticalization and semantic bleaching. In: *Proceedings of the Fourteenth Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society* (S. Axmaker, A. Jaisser, and H. Singmaster. (Eds)), Berkeley Linguistics Society, Berkeley, CA, p. 389-405.
- Sweetser, Eve (1990). *From etymology to pragmatics: metaphorical and cultural aspects of semantic structure*. Cambridge University Press, 174 p.
- Talmy, Len (1983). How language structures space. In: *Spatial Orientation / Theory, Research, and Applications* (H. Pick and L. Acredolo (Eds)), Plenum Press, New York, p. 225-282.
- Talmy, Len (1996). Fictive motion in language and "ception". In: *Language and Space*. (P. Bloom, M. Peterson, L. Nadel, and M. Garrett (Eds)), MIT Press, Cambridge MA, p. 211-275.
- Traugott, Elizabeth Closs (1988). Pragmatic strengthening and grammaticalization. In: *Proceedings of the Fourteenth Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society* (S. Axmaker, A. Jaisser, and H. Singmaster. (Eds)), Berkeley Linguistics Society, Berkeley, CA, p. 406-416.
- Traugott, Elizabeth Closs (1989). On the rise of epistemic meanings in English: an example of subjectification in semantic change. *Language* 65:1, p. 31-55.
- Traugott, Elizabeth Closs (1995a). Subjectification in grammaticalization. In: *Subjectivity and Subjectivisation* (S. Wright and D. Stein (Eds)). Cambridge University Press, Cambridge, p. 31-54.

Traugott, Elizabeth Closs (1995b). The role of the development of discourse markers in a theory of grammaticalization. Paper given at the *ICHL XII, Manchester, August 1995*.

Traugott, Elizabeth Closs and Heine, Bernd (Eds) (1991). *Approaches to Grammaticalization*, vol. I-II. Benjamins, Amsterdam.